

Toi, mon patient

Jean Désy

TOI, MON PATIENT que je ne sus jamais vraiment aimer. Aimer pour aimer, aimer comme on aime avec ses tripes sans savoir pourquoi, aimer comme on aime le vol des oies sauvages sans autre raison que leur si beau vol, aimer du fin fond de la tête sans rien à dire d'intelligent. Aimer sans rien d'autre pour nuire à cet amour qui devrait nous lier, toi le malade, l'alité, le souffrant, le quasiment mort, et moi le soignant, le docte, le connaisseur, le thaumaturge. Patient, tu le fus ! Mon ami ? Peut-être... Toi que je ne sus jamais vraiment couvrir comme une mère couve ses petits, que je ne sus jamais vraiment accompagner jusqu'au bout, si souvent, la plupart du temps. Et tu mourais si mal, mon patient, comme un chien pourrait-on dire. Je te jugeais bien sévèrement. C'est que je ne savais rien de la vraie souffrance, ni de la mort. Comme un chien... Étais-je trop jeune ? Mozart, Rimbaud, Simone Weil ne s'embarrassèrent jamais de leur jeune âge. Mais ils étaient des génies, c'est vrai. Je suis si loin du génie. Mais faut-il du génie pour vraiment aimer ? Quand apprend-on quelque chose à propos du mal qui fait tomber les ongles ? Comment forge-t-on ses premières armes en tant que médecin. Médecin. Mot dangereux. Sans le bon docteur Rieux, d'Oran en Algérie, qui croirait encore aux vertus de l'humanisme désintéressé ? Pauvre patient. Immense patient. Tu avais tant besoin de mes soins. Qu'est-ce que la maladie, sinon cet état morbide qui fait que, tout à coup, pour un temps ou pour toujours, parfois, quelqu'un a besoin d'être soigné, accompagné, dorloté, pansé, transporté, chéri, consolé. Patient, tu le fus ! Mais moi, soignant de misère, au courant des trente-six dernières inventions biochimiques pour traiter la dépression, comme je ne sus jamais t'aimer à ta juste valeur, valeur de malade qui donne tout son sens aux bien-portants. J'étais petiot. Je le demeure. Simple pou devant le néant. Bien maigre soignant. Par contre, j'en ai connu certains qui transportaient allègrement leur bonheur et savaient soutenir

la tête des convulsifs, tenir la main des condamnés. Gardes-malades uniques ! Des doux, essentiellement des doux, leurs yeux posés avec candeur sur les plaies de ce monde, les pires vilénies. Un chirurgien aimant qui jouit d'extirper l'appendice éclaté du ventre d'un enfant de neuf ans, j'ai vu cela. Joie d'un acte empêchant que le pus ne se répande et tue le bonheur déjà si fragile de toute une famille. J'ai vu de vieux infirmiers, des docteurs épuisés aussi, qui sentaient la sueur aigre au petit matin après leur garde. J'ai vu des jeunes filles arrosées de beauté à leur arrivée à l'urgence, prêtes pour le combat de leur journée. Ils aimaient. Ils t'aimaient d'avance, patient. Ils manifestaient l'envie de soigner, amoureux des individus louches comme des psychopathes. Attentifs devant les sécrétions, les gémissements, les jérémiades, les agonies au fond d'une chambrette et même devant la mort au fond d'un corridor, méditatifs devant des tumeurs obstruant les trachées, en réflexion devant des parasites qui jetaient leurs malades dans des fièvres dingues, ils agissaient avec compassion, en plus d'opérer adroitement, en plus de servir de bons médicaments. Tandis que moi, je ne priais même pas. Je ne me trouvais même pas dans l'antichambre de ta douleur, patient. Je bondissais, de couloir en couloir, de fracture en fracture, de raccommodage en replâtrage. Dans l'urgence de faire quelque chose de tangible, je virevoltais, peut-être pour masquer cette si essentielle sensation de vide qui m'étreint toujours dans ma lutte contre l'absurdité du monde. Je m'en rends compte maintenant. Je ne traitais rien. Aborder les corps ne suffit pas. C'est d'âme dont il aurait fallu que je traite. De l'Âme du monde, il faut se préoccuper. Il aurait fallu que je soupèse ton âme, ton âme amalgamée à la mienne, dans un même but, dans une même course contre la montre qui tique-taque bien trop fort, bien trop vite, trop souvent. Éperdue course contre l'absurde apparent. Toi, patient, et moi, soignant, comme nous avons essayé de voyager sur les mêmes rails, dans le sens du vrai chemin. Ô patient ! Si souvent mal aimé, sinon laissé dans le pire : l'indifférence. Patient : une carte, un numéro, un agent de change, une banque,

Le Dr Jean Désy, omnipraticien, exerce au Nunavik et dans le pays cri.

un ticket gagnant. Amours perdues. Innombrables occasions d'amours perdues entre nous, perdues dans le fatras d'une guerre larvée entre des fonctionnaires débonnaires et des administrateurs dépassés, des bureaucrates tortionnaires et des cliniciens aux prises avec le « blues du businessman ». Tous, patients et soignants, malades et bien-portants, attendons-nous le Sauveur et la guérison technologique alors qu'il n'y a qu'un seul verdict possible : la rechute ? Imparable rechute même après la plus parfaite des opérations au laser. Parce que l'ultime moment d'importance demeure la mort, quoi qu'on pense, quoi qu'on prétende, quoi qu'on fasse. Bienvenue, la mort ! C'est ce que disent certains grands vieillards parvenus au bout de leur vie bien à eux, quand la majorité continue à crier : Au diable, la mort ! Ils le hurlent à peu près tous : Au diable, la mort maudite ! Rien de pire que de côtoyer des enfants qui pleurent. La leucémie donne un sourire triste aux petites filles. Est-ce à cause de leurs lèvres gercées ? Courageux enfants ! Tellement plus courageux que la plupart des soignants. Ô mon patient ! Si je n'avais pas fait cette rencontre avec l'Ange, une jeune fille aveugle victime d'une grave insuffisance rénale et souffrant depuis son tout jeune âge d'un diabète impossible à maîtriser, que serait-il advenu de moi ? Paralysée, la jambe droite flageolante, cet ange chantait dans sa chambre. De sa chevelure impeccable – elle arrivait à se coiffer parfaitement toute seule ! – émanait une odeur de tremble odoriférant. La maladie avait atteint tous ses organes, son corps entier était en décomposition, sauf sa chevelure qui embaumait. Je m'en confesse : j'ai aimé cette malade. Aimé comme il se doit. Sans autre raison que le cœur qui bondit du simple fait de se trouver là, au chevet de la splendeur. J'ai aimé comme un beau fou cette malade qui allait mourir dans mes bras. Elle m'a cicatrisé plusieurs plaies, elle qui m'a embrassé l'âme de son cœur palpitant, comme moi je n'ai jamais su embrasser qui que ce soit, ni voir le verre brisé qui crevait tant d'yeux, ni convenablement palper les rates fendues en deux, ni amoureuxment regarder les visages tuméfiés à coups de botte. Dents cassées, nez saignants. Toi, mon patient, sais-tu à quel point j'ai été incompetent, non dans mon intelligence des choses de la maladie ou des différentes affections, mais vis-à-vis de la seule vérité qui compte : l'amour que je te devais. Cet ange de ma vie m'en a convaincu. Elle s'est d'abord appelée Émilie. Je pratiquais au bord de la mer, quelque part entre Tadoussac et Blanc-

Sablon. Puis elle a pris comme nom Mitiarjuk. Je travaillais alors dans le Grand Nord. Une nuit, Mitiarjuk est morte de septicémie. Un quart d'heure plus tôt, elle chantonnait. Le souffle court, à demi inconsciente, elle créait toujours sa propre musique, du fond de la gorge, comme un ancien *katatjaq**. Elle a cessé de respirer. Toute la chambre a cessé de respirer. Ses amis, les gens de sa famille ont gardé leur souffle par respect. Puis la musique a recommencé. La musique de Mitiarjuk n'était pas morte, surtout pas ! Le corps de ma patiente avait atteint sa limite ; ses poumons étaient effrités. Mais son âme, voilà que son âme chantonnait encore. Je l'entendais, là, dans mon oreille, expression parfaite de sa vie réussie.

Se pourrait-il que sans ces anges qui passent dans nos vies avec leur misère, leur folie, leur chaleur, leurs lubies, mais toujours avec un petit coin de sérénité au bord de la bouche, nous resterions sans fin de pathétiques pantins ? La lueur sacrée ne meurt pas, même quand le cerveau rend un dernier train d'ondes aplaties, quand la pompe asystolique ne frémit même plus. Ô mon patient, je t'écris cela pour me rappeler que je ne dois plus oublier, ni toi ni les autres, Émilie ou Mitiarjuk, moribondes bienheureuses de ma vie.

Je reste préoccupé par la gabegie actuelle avec ses ambulanciers démotivés, ses défibrillateurs flam-bants neufs et ses antibiotiques tellement puissants qu'il n'y a plus rien à faire pour les microbes que de se réinventer eux-mêmes, constamment et à toute vitesse, grâce à une sélection naturelle qui les rend invulnérables, bien plus que tous les autres êtres vivants réunis. Je suis troublé par le formidable vieillissement d'une certaine population qui ne souffre plus vraiment de famine ni d'épuisement physique parce qu'elle doit travailler dans le fond des mines, mais qui souffre plutôt d'une terrible et épuisante anxiété. Tant de nervosité mêlée de morosité me commande de m'arrêter.

Je t'écris. Je réfléchis un tant soit peu en ta compagnie, moi qui sais être tellement efficace quand je suis neurochirurgien, capable d'extirper une orange d'un lobe temporal sans causer la moindre épilepsie résiduelle, moi qui peut être ophtalmologiste, capable de libérer ton œil d'un cristallin devenu opaque en vingt-deux minutes. Lumière ! Le tour est joué ! Un petit coup de gastroscope ou de coloscope : *Eureka* ! Vive la médecine technoscientifique et ses indéniables

* Chant de gorge chez les Inuits.

qualités ! Je sais donc être excellent, cher patient, de meilleur en meilleur avec mes machines et mes instruments, mes examens et mes champs opératoires. Pourtant... J'ai compris en entendant ce chant de Mitiarjuk, en me souvenant de l'odeur de miraculée des cheveux d'Émilie, que l'âme seule importe. Tout soin apporté de manière désâmée peut se transformer en antisoïn. Les plus hautes prouesses chirurgicales peuvent ne jamais contenter leur bénéficiaire, bien au contraire, sinon, comment pourrait-on expliquer tant de rébellion profonde, tant d'insatisfaction larvée de la part d'une population qui n'attend que le bon jour pour se manifester avec violence ? Il n'y a aucune santé qui vaille sans le souci de l'âme, sans la constatation de la présence de l'âme, surtout quand le corps se meurt, nauséabond. Aucune vraie santé n'est permise sans le chant qui subsiste après toute opération importante. Je le crois. Voilà une profession de foi. Après cet actuel épanchement de ma part, retomberai-je dans tous mes travers, dans ma carapace de robot qui m'empêche d'avoir trop mal ? Ce sera de nouveau la course, l'agitation, l'argent en prime, la boulimie du savoir sans comprendre que le savoir désâmé constitue toujours et incontestablement un danger pour toute humanité. Tous mes défauts reprendront-ils le dessus quand j'aurai terminé ma confiance ? Amère constatation, triste désillusion. Je n'étais peut-être pas fait pour m'agenouiller à ton chevet, pour pétrir des abcès à mains nues, pour déposer une paume chaude sur les cœurs qui fibrillaient. N'étais-je pas simplement autre chose qu'un acteur de première ligne ? Je ne peux même pas explorer ton pardon, patient cynique. Car tu considères n'avoir rien à me pardonner. Va ton chemin ! me cries-tu. Pars en traîneau à chiens ! Traverse l'Arctique aller-retour s'il le faut, si cela peut remettre ton âme en harmonie avec celle de la galaxie d'Andromède. Pendant ce temps, moi, je chercherai ailleurs. Je ne trouverai peut-être personne pour m'entendre ou m'écouter. Il y a une telle déliquescence dans la vaste construction hospitalière de notre pays riche. Trop de pouvoirs inhospitaliers ont pris la place des simples lits et des verres d'eau propre. Il faut de toute urgence reconsidérer l'Essentiel. L'essentiel ne dépendra jamais d'un écran d'ordinateur vissé sur le pupitre d'une secrétaire à l'urgence. L'essentiel ne réside pas dans le faste d'un quelconque édifice. L'essentiel dépend de la dignité. Et la dignité n'accepte pas de se promener nu-fesses dans les salles d'ur-

gence survoltées. L'essentiel demande que les bottes souillées des visiteurs soient laissées à la porte des hospices et des foyers. Un peu plus de gratuité pour un peu moins de nouveauté ! Les vendeurs de bons-neufs postés à l'affût des complexes médicalisés, vêtus de chemises griffées, n'ont rien à voir avec la véritable Qualité.

Ce soir, quand on m'appellera, quand un petit garçon un peu blême aux yeux cernés sera couché sur le divan de sa mère, j'irai à son chevet, tranquillement. Je poserai mes doigts sur son ventre à la recherche d'un quelconque mal trop grave pour lui, puis je regarderai dans sa bouche. Je lui parlerai avec tendresse en lui disant qu'il est un bon garçon, le meilleur qui soit en ce moment, qu'il n'y a rien de grave en lui, un peu de fatigue de vivre, peut-être, la vie de chaque jour n'étant pas de tout repos. Il n'aura que quatre ans, cet enfant. Il me regardera avec de la joie simple dans les yeux. Puis je m'en retournerai dans ma solitude avec un peu de sa joie en moi. Je chanterai quelque chose que je croirai inventer. Je serai pour un petit moment renouvelé. Je repartirai pour une autre tournée. Je referai mes valises. Une autre fois, je volerai vers toi, patient cassé, patient fébrile, patient débile, patient patient, patient volubile, patient absent. Je porterai ce poids qu'on a un jour posé sur mes épaules. Je ne ploierai pas trop vite encore une fois. Je respirerai à pleins poumons la nuit après avoir intubé un bambin de trois mois qui voulait cesser à tout jamais de respirer. Je recevrai des femmes au visage tuméfié qui jurent encore aimer leur amant, leur mari, leur voisin, leur frère, leur père. Mais combien de temps l'amour peut-il durer quand on lui enfonce les dents à coups de matraque ? Je parlerai de doses de médicaments avec des infirmières cliniciennes qui aiment par-dessus tout soigner, les autres et le monde. Est-ce possible d'aimer tant soigner et avec tant d'abnégation ? Je répondrai aux questions des sages-femmes qui ont pour mandat d'aider le Nunavik à accoucher de son avenir. Sacré pays ! Sacré métier !

Ne trouves-tu pas que les assises du temple occidental sont fortement ébranlées ces temps-ci, toi, mon patient ? Quand tout se sera écroulé, quand il n'y aura plus que des tentes avec dedans quelques Norman Bethune convaincus et désolés, quand l'air propre aura remplacé l'air vicié des conduites tapissées de *legionella*, on se remerciera les uns les autres.

À bientôt, patient maudit, patient béni. Écris-moi à ton tour si tu en as envie. ☺